



DR. IRA C. REMSEN.

Les savants des Etats-Unis et de l'étranger proclament unanimement le docteur Ira C. Remsen, qui vient d'être élu président de l'Université Johns Hopkins, à Baltimore, un des rares grands chimistes de notre époque.

Le docteur Remsen est né à New York le 10 février 1846, et il a pris ses grades au Collège de la Cité de New York en 1865. Il a ensuite poursuivi ses études à Munich et à Göttingen, y obtenant les diplômes de docteur en médecine et de docteur en philosophie.

Il professa d'abord au Collège Williams, où il occupa la chaire de chimie. A la fondation de l'Université Johns Hopkins, en 1876, il y fut attaché.

Le docteur Remsen a fondé en 1879 l'"American Chemical Journal".

TEMPERATURE Du 25 juin 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 4 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 25 juin. Indications pour la Louisiane—Temp. plus locales mercredi, plus chaud dans l'intérieur; jeudi beau; vents légers et frais du sud.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BU BEAU", 309 MAIN STREET.

Les Progrès du Sud DANS LA MANUFACTURE.

Rien ne se fait en Amérique comme ailleurs, a-t-on dit souvent et avec raison. Les transformations s'y opèrent avec une rapidité si prodigieuse, et d'une façon si inattendue qu'elles dépassent toutes les prévisions et dépassent toutes les imaginations. Nous en trouvons récemment une preuve étonnante, en parcourant les tableaux statistiques du dernier recensement (le 12me) qui viennent d'être publiés.

A aucune époque de l'histoire n'a-t-on vu un peuple passer brusquement, en un siècle—une année à peine dans la vie d'une nation—de trois millions à près de quatre vingt millions d'âmes, sans que le reste du monde,

ébloui de ce qui se passait sous ses yeux, ait eu le temps de s'en rendre compte. Et, ce qu'il y a de plus étonnant dans tout cela, c'est que c'est lui, l'ancien monde qui, sans s'en douter, a fourni à peu près tous les éléments de cet accroissement monstrueux.

Ce phénomène ne s'est pas produit dans les mêmes conditions ni dans les mêmes proportions sur toute l'étendue de l'Union.

Pour des raisons qui échappent au contrôle de l'humanité, l'accroissement s'est fait moins brusquement dans le Sud que dans le Nord, et sous le rapport du progrès, il semble se manifester, ici une infériorité. C'est une erreur, sans doute, de tout temps et conformément à une loi qui a dirigé toutes les immigrations des peuples.

L'humanité s'est portée instinctivement de l'Orient à l'Occident et est allée de préférence, s'établir sous des climats tempérés, sous des latitudes qui correspondent à celles du centre et de l'ouest de l'Union. Inutile de s'insurger contre une loi qui repose sur la nature et qui s'est de tout temps imposée à l'humanité. Mais le Sud, délaissé par les immigrations qui prenaient obstinément la route de l'ouest et s'éloignait de lui, à son tour, d'un autre côté, une revanche éclatante. Ne pouvant se peupler comme il l'eût voulu, il s'est transformé. Il avait été considéré jusque là comme une contrée purement agricole. Il semblait voué à tout jamais à la vie pastorale et les régions industrielles et manufacturières le délaissaient. Dans ce bas monde, on respectait guère que les gens que l'on redoutait. Or le Sud, avec ses populations disséminées, avec ses travailleurs des champs qui ne savaient ni ne pouvaient s'entendre avec ses laborieuses qui ne savaient cultiver que le coton et le sucre, qui ne produisaient aucune des premières nécessités de la vie et étaient obligés de recourir au Nord pour se procurer sa nourriture et son vêtement—le Sud n'était guère redoutable et par conséquent respectable, et on le traitait avec d'autant plus de

sans façon qu'il n'y avait rien à craindre de son côté.

Tout à coup on apprend qu'il s'élève des manufactures dans cette région; qu'elles s'y multiplient, et menacent le Nord d'une concurrence grave, ruineuse peut-être, après quelque temps; on apprend que le Sud a non seulement des ouvriers pour ses fabriques, mais des forêts immenses dont étaient presque dénués les grands Etats du centre et du nord ouest; on apprend qu'il a des mines de fer et de charbon d'une richesse inépuisable et que, quelle que soit l'industrie manufacturière à laquelle on veuille se livrer, il possède en abondance la matière première.

Et ce qu'il y a de plus curieux en toute cette affaire, c'est que c'est le Nord qui est la cause principale de toutes ces découvertes. A la suite d'une guerre où il avait eu le dessous, le Sud avait été privé de ses travailleurs des champs; il était ruiné, sans espoir de se relever jamais de sa défaite. C'est alors que presque réduit au désespoir, il alla chercher dans d'autres industries que celle du coton des moyens d'existence. Ce qu'il déploya d'énergie, d'ingéniosité, dans cette noble entreprise est véritablement fabuleux, et l'on peut hardiment comparer les conquêtes du sud dans ce que nous appellerons volontiers sa revanche dans le domaine de la manufacture, à celles du Nord et de l'ouest dans l'immigration.

Aujourd'hui vous trouverez la manufacture partout dans le Sud, et partout elle prospère; partout elle attire à elle non seulement le travailleur, mais aussi le capitaliste. Une lutte s'est engagée entre le monde commercial du Nord et Nord-ouest et celui du Trans-Mississipi, lutte pacifique, bien entendu, et déjà les observateurs prévoient dans un prochain avenir une victoire pour le Sud et l'ouest.

Ces deux derniers grandissent et progressent sans cesse et Dieu seul sait où peut s'arrêter cette marche ascendante. Dans un pareil cas le dithyrambe n'est guère de ruse; c'est aux faits seuls qu'il faut laisser la parole et les faits seuls ici sont plus éloquents que les phrases les plus retentissantes.

LA CATASTROPHE d'Issy-les-Moulineaux.

Paris, 15 juin.

Une effroyable catastrophe vient de mettre en deuil la commune d'Issy-les-Moulineaux, une localité de la banlieue immédiate de Paris, située au pied des coteaux boisés de Meudon, à quelque distance du chemin de fer. Elle s'est produite à la cartonnerie de la Société française des munitions de chasse et de guerre, dirigée par M. Gévelot, député de l'Orne.

L'usine Gévelot fait vivre tous les environs. Elle occupe, au No 150 de la route des Moulineaux, un immense quadrilatère sur lequel s'élèvent de nombreuses constructions, réservées les unes aux bureaux de l'administration, les autres aux ateliers dans les quelles travaillent 1,300 ouvriers environ.

Les ateliers principaux sont affectés à la fabrication des douilles métalliques, des douilles en carton, des munitions pour carabines Flanbert, des bourres en feutre—soufflé au chargement des cartouches.

Ces services ont, par précau-

tion, été relégués dans des bâtiments spéciaux, qui s'étendent de chaque côté d'une longue allée, au fond de la cour principale, en face d'un talus derrière lequel a été installé le champ de tir, et à proximité des poudrières.

L'explosion.

C'est l'atelier où se chargeaient les cartouches de guerre qui a été détruit hier, ensevelissant sous ses débris de nombreuses victimes.

Son installation était ancienne, il fonctionnait depuis dix ans.

C'était, comme les autres, un simple rez-de-chaussée couvert de tuiles, séparé de ses voisins par un gros mur et précédé d'une galerie transversale dans laquelle était placée une "trémie", c'est-à-dire une machine automatique servant à mettre la poudre dans les étuis, et protégée par un bouclier en tôle d'acier.

Un ouvrier, M. Antoine Munch, était chargé d'alimenter la "trémie" en allant chercher à la poudrière en se servant du sac réglementaire de 50 kilos. La poudre nécessaire. Une ouvrière, Marie Drouet, s'occupait de veiller à ce que la trémie ne s'ensablât pas, et, pour cela, se tenait près d'elle.

La galerie et l'atelier communiquaient par une petite ouverture au moyen de laquelle une des compagnes de Mme Drouet passait hier les sacs, c'est-à-dire les grilles contenant chacune cinquante cartouches. Ensuite, lorsque les cartouches avaient reçu leur charge de poudre, cette femme les portait sur une grande table. D'autres ouvrières les munissaient alors des balles.

L'atelier était en plein travail lorsque, à onze heures moins dix exactement, une formidable explosion se fit entendre, suivie d'une secousse, plus faible, puis d'un bruit de foudrille.

L'atelier venait de sauter au moment où Munch apportait sa charge ordinaire. Il n'en restait qu'un amas de ruines éboulées, desquelles s'échappaient des cris désespérés.

Les vitres de tous les bâtiments voisins avaient volé en éclats. Des autres ateliers, ouvriers et ouvrières s'échappèrent en courant, éperdus, et se sauvèrent dans toutes les directions. Plusieurs étaient blessés par des débris de matériaux.

Le sauvetage.

Le premier moment d'émoi passé, on organisa les secours. Avec beaucoup de sang-froid, M. Marcel Cabanel, directeur de l'usine, téléphona dans toutes les directions. Pendant ce temps, les vingt pompiers de l'usine accouraient avec leurs trois pompes. Ils se rendirent facilement maîtres du commencement d'incendie. C'est seulement alors qu'on put procéder au sauvetage des victimes, et mesurer l'étendue du désastre.

Des cadavres affreusement mutilés gisent sur le sol. On aperçoit des membres épars. Des blessés sont étendus près des projectiles qui les ont frappés—des débris de muraille projetés de tous côtés—et les inondent de leur sang. Ils appellent désespérément à l'aide. Plusieurs rient et vont mourir.

Aux premiers sauveteurs ne tardent pas à venir se joindre un détachement de la 22e section, de Billancourt, et des agents des quatorzième, quinzième et seizième arrondissements.

Militaires et agents fouillent aussitôt les débris pour en retirer les victimes. A chaque instant, on en découvre une nouvelle.

Un cadavre de femme, celui d'une dame Ravel, a été coupé en deux. Mme Drouet qui, y a un instant encore, se trouvait près de la trémie, a été littéralement décapitée.

Tous les corps, indistinctement, sont portés dans les bureaux du service d'essage des tirs, en face de l'atelier détruit. Les médecins de la localité sont tous présents: MM. les docteurs Richard, Derohex, Tritel et Chaumli. Un médecin militaire, M. Voillienne, du 2e régiment de cuirassiers, s'est joint à eux.

Les voitures des Ambulances urbaines sont arrivées, comme d'habitude, au premier signal. Elles transportent à l'hôpital Brocricant les blessés les plus grièvement atteints. Sur leur demande, plusieurs autres sont ramenés à leur domicile.

Déjà l'on a mis à jour onze cadavres, lorsque des ouvriers viennent affirmer qu'ils ont vu, au moment de l'explosion, une femme lanée en l'air. On recherche son corps, et on le retrouve sur un toit, à dix mètres! C'est celui d'une dame Dubois, qui travaillait dans l'atelier de chargement.

On retrouve également, dans la cour centrale, un charretier qui passait quand l'accident s'est produit. Il a été projeté au loin et est grièvement blessé. Son cheval a été tué.

Antoine Manch, l'ouvrier qui transportait la poudre, a été lancé à trente mètres de distance. Son corps a traversé un talus de poudrières et est venu s'abattre, noir, carbonisé, dans le champ de tir.

Aux portes de l'usine se presse une foule émue, si compacte que l'on est contraint de fermer les portes pour l'empêcher d'envahir l'établissement.

MM. Lépine, préfet de police, et Touny, chef de la police municipale, ont pris la direction du service d'ordre.

instant, on en découvre une nouvelle.

Un cadavre de femme, celui d'une dame Ravel, a été coupé en deux. Mme Drouet qui, y a un instant encore, se trouvait près de la trémie, a été littéralement décapitée.

Tous les corps, indistinctement, sont portés dans les bureaux du service d'essage des tirs, en face de l'atelier détruit. Les médecins de la localité sont tous présents: MM. les docteurs Richard, Derohex, Tritel et Chaumli. Un médecin militaire, M. Voillienne, du 2e régiment de cuirassiers, s'est joint à eux.

Les voitures des Ambulances urbaines sont arrivées, comme d'habitude, au premier signal. Elles transportent à l'hôpital Brocricant les blessés les plus grièvement atteints. Sur leur demande, plusieurs autres sont ramenés à leur domicile.

Déjà l'on a mis à jour onze cadavres, lorsque des ouvriers viennent affirmer qu'ils ont vu, au moment de l'explosion, une femme lanée en l'air. On recherche son corps, et on le retrouve sur un toit, à dix mètres! C'est celui d'une dame Dubois, qui travaillait dans l'atelier de chargement.

On retrouve également, dans la cour centrale, un charretier qui passait quand l'accident s'est produit. Il a été projeté au loin et est grièvement blessé. Son cheval a été tué.

Antoine Manch, l'ouvrier qui transportait la poudre, a été lancé à trente mètres de distance. Son corps a traversé un talus de poudrières et est venu s'abattre, noir, carbonisé, dans le champ de tir.

Aux portes de l'usine se presse une foule émue, si compacte que l'on est contraint de fermer les portes pour l'empêcher d'envahir l'établissement.

MM. Lépine, préfet de police, et Touny, chef de la police municipale, ont pris la direction du service d'ordre.

Sur le théâtre de la catastrophe se trouvent M. Meyer, maire d'Issy; MM. Veber, président du Conseil général; Gervais, député de la Seine; Girard, directeur du laboratoire municipal; Vieille, ingénieur des poudres et salpêtres, etc.

M. le curé d'Issy-les-Moulineaux administre aux mourants les derniers sacrements, ce pendant que les Sœurs de charité aident les infirmiers et les internes.

La cloche des voitures des Ambulances urbaines retentit sans cesse, et à chaque instant passent des civières qui portent des soldats du 22e de ligne, et dont les poignets sont rouges de sang.

Devant ce spectacle, M. Gévelot, directeur de l'usine, fond en larmes et se jette dans les bras de son fils.

Lorsque le sauvetage est terminé, M. Lépine fait procéder à la reconnaissance des morts, en présence du directeur de l'usine et de son contremaître. L'identité de la plupart d'entre eux est difficile à établir, tant les visages sont défigurés. Des scènes déchirantes se produisent.

C'est ainsi que Mme Bouchard ne reconnaît sa bru qu'à un lambeau de robe. La morte était mère de deux petits garçons. La plupart des victimes étaient d'ailleurs chargées d'enfants. Avec le deuil, ce serait la misère qui atteindrait leurs familles, si l'on ne venait à leur aide.

Bureau la "Sparkling Abita Water", 81, 60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

L'AMBASSADE MAROCAINE

TOULON.

Toulon, 14 juin.

Les ambassadeurs marocains ont tenu à passer entièrement leur après-midi à visiter les éléments de notre marine nationale: les navires de guerre, puis les établissements nationaux dans lesquels se prépare l'armement de ces navires.

Dès deux heures, les landaux du cortège venaient prendre au Grand Hôtel les membres de l'ambassade qui descendaient bientôt en leurs raincoats costumes, coiffés de leurs burnous éclatants et chaussés de belles bottes en peau jaune. Une pluie fine tombe en ce moment, mais cela n'empêche pas les curieux de se trouver nombreux sur le parcours.

Si Abdel Hrien et Si Ben Nacer et leur suite s'embarquent sur deux coquettes chaloupes de la direction du port. Le lieutenant de vaisseau Schwere, aide de camp du vice-amiral de Beaumont, leur sert de cicérone. Il les fait conduire à bord du cuirassé "Saint-Louis", vaisseau amiral de l'escadre de la Méditerranée. M. le vice-amiral de Maigret les attend à la coupée et pendant qu'il les reçoit, la compagnie d'honneur présente les armes, les clairons sonnent, les tambours battent aux champs.

Les poronnages chrétiens assistent émerveillés à plusieurs exercices. La rapidité des manœuvres, l'agilité des hommes, leur ardeur dans les simulacres frappent leur esprit autant que la grandeur de ce magnifique engin de guerre qu'est le "Saint-Louis".

L'amiral de Maigret conduit ensuite ses hôtes dans son grand salon où un lunch a été préparé. Prenant la parole, l'amiral dit qu'il est l'interprète du gouvernement en portant la santé de S. M. le sultan Moulay Abd-Aziz. Le kadi Si Kaddour-ben Ghabrit traduit ce toast en arabe. Exc. Si Abdel Hrien-ben-Slimane répond en termes très heureux, exprimant sa profonde satisfaction d'avoir pu juger de la valeur d'une escadre française, d'avoir vu la rade de Toulon, d'avoir visité un cuirassé comme le "Saint-Louis".

Il termine en exprimant ses souhaits pour la prospérité de la France. A trois heures, on quitte le "Saint-Louis" et l'on va à bord de la canonnière cuirassée le "Khrabry" portant le pavillon du contre-amiral Kriger, commandant la division russe de la Méditerranée. Le contre-amiral Kriger fait les honneurs de son bateau aux diplomates africains. Il leur offre un lunch et en profite pour exprimer ses vœux en faveur du Sultan. Le ministre Si Abdel Hrien répond en formulant les mêmes vœux pour l'empereur de Russie.

Du "Khrabry", les chaloupes du cortège rament au quai de l'Horloge les membres de l'ambassade qui se disposent à visiter l'arsenal. Les Marocains sont d'abord conduits dans les vastes salles du musée naval. Ils s'arrêtent plus particulièrement devant les gigantesques sculptures qui décoraient la porcelaine de nos anciennes frégates et de nos vaisseaux de transports. Les visiteurs parcourent ensuite l'allée principale et se dirigent vers la direction d'artillerie où ils

sont conduits dans la salle d'armes. Les membres de l'ambassade se montrent réellement émerveillés des richesses qui y sont exposées. Ils admirent les armures anciennes et les armes de toutes époques qui figurent dans ce magnifique musée.

En sortant de la salle d'armes, les visiteurs sont conduits vers les bassins de radoub, qu'ils regardent attentivement. Ils passent ensuite devant les locaux de l'ancien baigne et les bassins Vauban. Devant les divers ateliers de notre grand établissement national, les ouvriers s'étaient groupés et regardaient curieusement les Marocains, qui attirèrent l'attention par leurs riches costumes.

L'ambassade est ensuite rentrée au Grand Hôtel.

Grève d'autrefois.

Une des premières et des plus curieuses grèves dont l'histoire fasse mention est assurément celle qui éclata à Paris, parmi la corporation des "hanouards" durant les funérailles du roi Charles VII.

Les "hanouards" ou porteurs de sel, n'étaient point sans analogie avec nos modernes forts de la halle. Ils jouissaient du singulier privilège de porter également, de Notre-Dame à Saint-Denis, les corps des défunts Rois—prérogative dont le chroniqueur Jean Chartier nous donne une explication assez subtile: c'était, dit-il, "afin de faire voir que la mémoire des Rois, de même que le sel, se conserve toujours".

Cette fonction honorifique leur valait d'ailleurs des avantages pécuniaires qu'ils étaient loin de dédaigner. Et c'est précisément parce que le trésorier royal s'était montré vis à vis d'eux d'une pingrerie contraire à tous les usages que les "hanouards", blessés dans leurs intérêts aussi bien que dans leur amour-propre, résolurent de manifester leur mécontentement à l'enterrement de Charles VII.

Ils s'arrêtèrent à mi-chemin et, sans plus de façon, déposèrent à terre le cadavre du roi, refusant d'aller plus loin. Ils ne reprirent leur royal fardeau que lorsqu'on leur eut assuré un salaire de dix livres parisis.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La charmante opérette d'Offenbach, "la Grande Duchesse", est dès maintenant rendue à merveille par l'excellente troupe d'opéra du Parc Athlétique. Les quelques imperfections de la soirée de début ont disparu et les artistes sont couverts d'applaudissements.

WEST END.

Toujours grande affluence à West End pour respirer la brise vivifiante du lac et applaudir l'orchestre du professeur Rosenbecker, qui a du premier coup conquis le public néorélandais.

La "Gazette de l'Allemagne du Nord" et l'acquiescement de Weiland.

Berlin, Allemagne, 25 juin.—L'officielle "Gazette de l'Allemagne du Nord", commentant l'acquiescement de Weiland par la cour impériale de Leipzig, dit que le procureur public et le tribunal ont été convaincus que Weiland n'avait pas d'instigation criminelle en attaquant Sa Majesté à Brême en mars dernier, et que l'empereur a été la victime d'une remarquable combinaison de circonstances.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No 21. Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

TROISIEME PARTIE.

III

Suite.

—Est-elle gentille avec cette femme au visage et cet éclat dans les yeux. Dites donc, ma petite, est-ce en cassant avec cette peste de Foscarri que vous

vous êtes mise en cet état? Il est certain que la conversation avec la complice de Bonréal avait échauffé Ninette et qu'elle était mal remise de son émoi. Il se trahissait encore sur ses traits.

—Nous nous disions des choses aimables, fit-elle en riant et pour dissimuler.

—Des choses aimables, reprit Vernet inépuisable et railleur. De vous à elle, je veux bien le croire, vous êtes sans fiel, mais d'elle à vous, voilà ce que je ne croirai jamais.

Il est si facile de voir qu'elle vous déteste. Il n'y a que vous pour l'ignorer.

—Et pourquoi me détesterait-elle? s'écria Ninette, feignant de se pas ajouter foi à ce qu'elle ne savait que trop. Elle est si belle, elle aime l'argent, les toilettes, le luxe... Elle a tout cela à profusion. Alors...

Vernet se tordait: —Notre enfant! Elle demande pourquoi! Tout simplement parce que vous avez une belle voix, que la sienne n'est guère plus aimable, mademoiselle Villeroi. N'ai-je pas raison, vous autres?

Il s'adressait aux élèves groupés autour de lui et des adhésions pressées, plus ou moins sincères, lui répondaient. Tout comme un monarque, le brillant professeur avait ses courtisans et ils s'inclinaient, bien que ce que Mlle Foscarri jalonnait, la voix de Ninette, ses talents, la

faveur du maître, ils la jalonnaient aussi.

Pour lui, il prenait familièrement le bras de son élève préférée et l'entraînait vers l'escalier qui conduisait à la classe sans voir que tout en le suivant, quelques-unes des autres s'empressaient autour de Mlle Foscarri et lui répétaient les propos qu'il venait de tenir sur elle.

Mais, à leur grande surprise, elle écouta leurs confidences sans s'en irriter ni contre Vernet ni contre cette petite Villeroi. Sa langue de vipère, toujours prête à distiller du venin, demeurait inactive.

Très calme, très douce, la belle personne répondait hypocritement: —Je sais que M. Vernet ne m'aime pas. Mais ce n'est pas la faute de Mlle Villeroi.

Tel n'était point à son langage ordinaire.

En parlant du maître et de la favorite, elle s'exprimait à l'habitude sur un ton plus virulent et plus agressif, et non sans de perfides sous-entendus.

Mais, à la suite des reproches que lui avait adressés Bonréal et d'accord avec lui, elle feignait d'avoir conçu pour Ninette des sentiments tout nouveaux, plus justes et d'être maintenant disposée à l'aimer, alors qu'en réalité, elle était son ennemie la plus implacable.

C'est dans l'intérêt du ban-

quier qu'elle jouait cette comé-

die. Il avait besoin de Ninette, qui s'était fait et pouvait se faire encore son avocat auprès du ministre et par tous les moyens, avec la complicité de sa maîtresse, il s'efforçait d'effacer la mauvaise opinion qu'avait dû donner de lui à la petite Villeroi ce qui venait de se passer.

—Senge bien, avait-il dit à Mlle Foscarri, que jusqu'à nouvel ordre, c'est une personne à ménager.

Et la mauvaise fille de répondre: —C'est bien, c'est bien. On fera ce qu'il faut. Plus tard, par exemple, quand tu n'auras plus besoin d'elle...

—Quand je n'aurai plus besoin d'elle, ni de son père qui est un de mes bons clients, je te l'abandonnerai. Tu te vengeras alors, si tu veux... Du reste, si je sais de quoi, je veux bien que le diable m'emporte! Tu lui en veux parce que tu l'as trouvée en tête-à-tête avec moi, tu l'es figurée des choses... en quoi tu as en bien tort. Si je te trompais, et je n'y songe guère, ce ne serait pas avec celle-là. Ce n'est pas mon type.

—Et ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je te tiens par trop de côtés, mon bonhomme, pour craindre que tu ne m'échappes. Tu peux bien t'offrir cette fantaisie si le cœur t'en dit. Je sais qu'elle prendrait fin quand je voudrais. Ce que je ne lui pardonne pas à cette mijaurée...

—Oui, oui, je sais, sa réputation, ses succès... Quelle sottise! n'est tu pas sûr d'arriver par d'autres moyens, par moi, si je fais fortune. Enfin, peu importe. Tu agiras plus tard si tu ne semble. Pour le moment, ne me brouille pas avec mes clients.

Les deux complices s'étaient ensuite réconciliés, avaient étudié ensemble le moyen de calmer les susceptibilités de Ninette et c'est dans ce but que l'habile comédienne qu'était Mlle Foscarri avait mis un masque sur son visage et tenu à sa camarade des propos qui n'étaient que mensonges.

Les trois jours qui suivirent s'écoulaient sans incident nouveau. Ninette ne revit pas Bonréal.

Quand à Mlle Foscarri, qu'elle rencontrait quotidiennement au Conservatoire, elle n'eut qu'à louer de sa bonne grâce, de sa discrétion, de sa réserve.

Si elle n'était déjà mesuré, à mille traits que les élèves se racontaient entre eux, de quoi était capable cette hypocrite, elle aurait fini par croire qu'elle l'avait jugée sans la connaître et avec un excès de sévérité. Mais elle en savait trop long sur son compte pour se faire illusion.

Les avances dont elle était l'objet de sa part eurent donc pour principal effet d'accroître ses défiances et de la convaincre que toute cette comédie se jouait

par ordre de Bonréal, dans un but qui n'était que trop visible.

Elle persévéra néanmoins dans la ligne de conduite qu'elle avait résolu de suivre, au risque de paraître, aux yeux de Mlle Foscarri, être sa dupe.

Le matin du quatrième jour, la poste lui apporta une lettre qu'elle ne s'attendait guère à recevoir et qui portait la signature du banquier.

Il avait été reçu par M. le ministre des affaires étrangères, écouté avec la plus grande bienveillance, mis à même d'exposer longuement ce qu'il avait un si grand intérêt à dire et de cette audience, il emportait le ferme espoir d'obtenir à bref délai la concession qu'il avait sollicitée. Il se faisait un devoir d'en avvertir Mlle Villeroi.

Il lui exprimait en outre le regret de n'être pas autorisé à la remercier de vive voix chez elle ou chez lui et en finissant se disait heureux de lui annoncer par la même occasion que les opérations du mois qui venait de se clore avaient été exceptionnellement fructueuses. Elle part à revenir à ses clients dépassait en importance les mensualités qui leur avaient été récemment attribuées.

Ninette, ses parents et les Guionnet à qui elle montra cette lettre étaient également incapables de suspecter la sincérité de ces déclarations ni de supposer frauduleuses ou simulées les opé-

rations qui donnaient ces brillants résultats.

Ils y ajoutèrent, fol et Ninette dont ils démentaient les craintes s'avoua à elle-même qu'elle était trop hâtée de prendre peur.

Sous quel prétexte conseillait-elle à son père et à ses amis de reprendre leur argent? Ne lui objecteraient-ils pas qu'elle était folle?

Elle n'avait donc qu'à persévérer dans son silence et attendre les événements, ce qu'elle fit.

V

Un des jours de la semaine suivante, cinq heures sonnant et tous ces messieurs étant déjà partis, Villeroi se préparait à quitter à son tour le bureau, lorsqu'un de ses collègues, employé au cabinet, entra tout essouffé.

—C'est heureux que vous ne soyez pas encore parti, lui dit-il, M. le ministre vous demande sur-le-champ.

Le sang de Villeroi ne fit qu'un tour. Pourquoi le ministre le demandait-il? Que voulait-il lui dire?

Il s'attendait si peu à être ainsi convoqué, lui, pauvre diable, qu'il ne savait que penser et que l'étonnement et l'émoi le clousaient au sol comme pétrifié.

—Vous êtes sûr de ne pas vous tromper? balbutia-t-il.

—Parbleu. C'est l'huissier de